

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : M. Jean de Meyer, M.
Eugène May, M. Eric Droz, M. Max
Emile Bonvin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 303-306

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

M. JEAN de MEYER

Né en 1915, Jean de Meyer fréquenta le Collège de Saint-Maurice de 1930 à 1932, où il suivit les cours de la section commerciale en I^{re} et II^e année. Puis il retourna à Fribourg, son canton, et fut, dès l'automne 1932, élève de l'Ecole pratique d'agriculture de Grangeneuve ; il en sortit, le 16 juillet 1935, avec le diplôme d'ingénieur agricole pour lequel il avait obtenu la mention « bien ».

Ainsi préparé, âgé de 20 ans, Jean de Meyer se proposait d'exploiter un domaine en France, mais le projet qu'il avait formé ne put aboutir et il resta en Suisse où il dirigea une exploitation aux environs de Fribourg.

C'est en rentrant chez lui, le soir du 27 mai dernier, qu'il heurta de la tête un mur que l'obscurité ne lui avait pas permis de distinguer. Quand on le trouva, on put encore lui donner les derniers sacrements de l'Eglise, mais ce banal accident se dénouait bientôt dans la mort. La sépulture eut lieu le 30 mai à l'église St-Pierre, et chacun compatit à la douleur qu'une si brutale séparation causait à tous les siens.

Jean de Meyer s'en est allé à 29 ans seulement, laissant un souvenir excellent, car il joignait à une bonne intelligence un caractère sympathique, plein d'amabilité et toujours prêt à rendre service. Ajoutons qu'à l'armée le regretté jeune homme était parvenu au grade de 1^{er} lieutenant de cavalerie.

Nous présentons à ses parents, le Docteur et Madame la comtesse de Meyer, ainsi qu'à son frère, Monsieur Xavier de Meyer, secrétaire de légation, qui fut aussi élève de St-Maurice, nos condoléances émues.

M. EUGÈNE MAY

Dans les premiers jours d'octobre décédait à St-Maurice M. Eugène May, à l'âge patriarcal de 84 ans.

Originaire de Bagnes, M. May était fixé depuis longtemps à St-Maurice, car il y fut pendant 52 ans un serviteur consciencieux et dévoué de l'Abbaye. Il rappelait volontiers qu'il y avait débuté comme « page » ou camérier de l'illustre Mgr Bagnoud dont le règne, de plus d'un demi-siècle, s'étendit de 1834 à 1888 et qui, au dire de ses historiens, joignait les manières d'un grand seigneur à la simplicité la plus cordiale. Eugène May fut ensuite destiné au service du Collège, où sa physionomie était devenue légendaire. Qui ne se souvient des vastes bidons de thé ou de bouillon (plutôt clair) qu'il portait aux élèves réputés malades, mais dont la santé ne lui paraissait pas bien compromise ? Eugène avait sa chambre près du dortoir, sous les ardoises du Martolet, et dans cet antre un peu mystérieux il recevait ses clients en quête de chocolat...

Tout en remplissant son service avec une fidélité qui était à elle seule son éloge, M. May fonda une famille et eut la joie de voir deux de ses filles devenir religieuses. La troisième fut pour son père âgé une infirmière pleine d'attention.

Nous prions la famille du vénérable défunt de croire à la religieuse sympathie des maîtres et des Anciens du Collège de St-Maurice.

L. D. L.

M. ERIC DROZ

C'est par une lettre venue de l'Abbaye que je connus, brusquement, la mort de ce très cher copain. J'appris du même coup que sa maladie l'emporta en quelques jours, laissant toutefois le temps à de beaux sentiments.

Encore sous le coup de l'émotion affluèrent en moi tous les souvenirs de vie commune amassés en deux ans, et Dieu sait qu'il y en a dans un collège comme celui de St-Maurice... Tout un flot d'impressions rose et bleu, avec, de temps en temps, un brillant éclair d'or.

Il y a deux ans. Tous deux, nous arrivions de pays différents en un même collège, vierges encore de toutes les disciplines de l'internat. Nous entrions au lycée. Dès le

début, tout le monde connut Droz pour ses longues jambes et son magnifique sourire... C'était un de ces types à qui on ne peut pas en vouloir, tant ils respirent la simplicité et la bonne humeur.

Et puis, il y a exactement un an, commençait notre dernière année de collège. C'est toujours au cours de cette dernière étape (ou plutôt de ce dernier tronçon d'une première étape) que l'on apprend à mieux se connaître.. En effet, avec l'appréhension de la « matu » nous vient une certaine tournure d'esprit plus positive et une facilité plus grande à extérioriser le côté sérieux de notre façon de voir et de concevoir les choses. Peut-être est-ce simplement que la sainte terreur de l'examen final dissipe (en partie du moins) le grand fond de respect humain qui est le propre de tous les collégiens.

Si je m'étends sur tout ceci, ce n'est pas par hasard ou par digression, mais parce que je voudrais évoquer le souvenir de ces conversations que nous aimions, conversations un peu plus fondamentales et constructives que nos discussions purement de classe ou de congés...

Nous étions dans la même chambre et souvent il parlait de ses parents qu'il aimait beaucoup. Sa constante préoccupation était de leur faire plaisir. Il fallait le voir, aussitôt que la cloche de l'étude avait sonné, bourrer sa pipe, l'allumer, et s'installer à sa table de travail... cela pour arriver à des résultats dont ses parents puissent être fiers !

Ils ont pu être fiers après sa Maturité, fiers aussi de le voir soldat... et maintenant, ils peuvent être fiers encore de sa mort, qui fut une belle mort.

Encore à ce moment suprême, c'est à ses parents qu'alla en premier lieu sa pensée, leur disant qu'ils se reverraient plus tard au Ciel. C'est ensuite St-Maurice, le Collège, l'Abbaye (que l'on ne peut oublier quand on y a passé) qu'il songea à remercier une dernière fois en demandant que ce fût un chanoine de St-Maurice qui conduisît son enterrement.

Fiers de le voir soldat, disais-je. En effet, peu après la Maturité, Droz partait pour le service, et c'est là, en pleine école de recrue, qu'il fut atteint brusquement de poliomyélite à laquelle il devait succomber en peu de jours.

C'est maintenant avec une émotion d'autant plus forte que je me rappelle les moments où nous parlions avenir... Drozis (qu'il me soit permis de l'appeler ici comme nous l'appelions tous au lycée), Drozis voulait faire la médecine. Il se plaisait à envisager cette carrière, et tout le bien qu'il pourrait faire. Son âme généreuse allait

surtout (point qui nous rapprochait encore et sur lequel nous aimions nous étendre) aux petites gens, à la classe pauvre ; et il lui arrivait de s'enflammer en songeant à la réalisation de cet idéal.

Peut-être fait-il maintenant de la Médecine supérieure en priant pour eux et pour ses anciens condisciples ; en tout cas, je crois que tous ses anciens condisciples prient pour lui.

En leur nom, je me permets de présenter ici mes plus vives et sincères condoléances à ses très chers parents.

F. G.

M. MAX EMILE BONVIN

C'est avec une grande stupéfaction que nous avons appris la mort accidentelle, survenue le 21 octobre 1944 à Fribourg, de Maxi Bonvin, alors qu'il avait à peine 22 ans.

Après un court séjour en 1939 au Collège de l'Abbaye, où il acheva la classe de Grammaire et commença celle de Syntaxe, le regretté défunt alla en Suisse allemande et y termina avec succès, en 1940, ses études commerciales. Comme son père, Monsieur Elisée Bonvin, propriétaire bien connu de l'Hôtel du Golf à Crans sur Sierre, mourait cette année-là, Maxi se décida à choisir la carrière paternelle. Après quelques stages dans différentes maisons, il venait de reprendre avec sa sœur la direction et l'exploitation de l'Hôtel Touring à Fribourg.

Ce qui ajoute au tragique de cette mort, c'est qu'elle frappe ce jeune au moment où, plein d'ardeur et d'espoir, il allait donner la mesure de sa belle intelligence, éveillée et industrielle. Quelques jours auparavant en effet il proposait déjà aux siens d'excellents projets pour une marche meilleure de l'établissement dont il était directeur, il assurait sa mère de la joie qu'il aurait à la revoir lors de ses prochaines fiançailles.

Les professeurs et les camarades de Maxi Bonvin garderont un fidèle souvenir de lui ; son caractère vif et un peu turbulent cachait une loyauté et une générosité qui ne furent jamais prises en défaut.

Nous assurons la famille, si douloureusement éprouvée, de notre chrétienne compassion.